



VU – Journal de la semaine – 18 et 25 avril 1928

Comment j'ai volé la tête d'un Bouddha d'Angkor

par TITAYNA

Images des 4 pages de la revue hebdomadaire « VU » :

pages 2 à 5 ci-dessous

suivies de :

Texte numérique retranscrit et mis en forme pour une lecture facile :

pages 6 à 11

Titayna n'a pas été la première à s'intéresser aux trésors archéologiques des temples d'Angkor ! Elle avait été précédée 5 ans auparavant par un futur Ministre du Général de Gaulle, pas encore célèbre à cette époque. Il avait par contre un but beaucoup moins avouable, et pris la main dans le sac, il eut affaire à la justice d'Indochine pendant plusieurs années...

Voilà son histoire :

[André MALRAUX : pillage des temples d'Angkor \(1923\)](#)

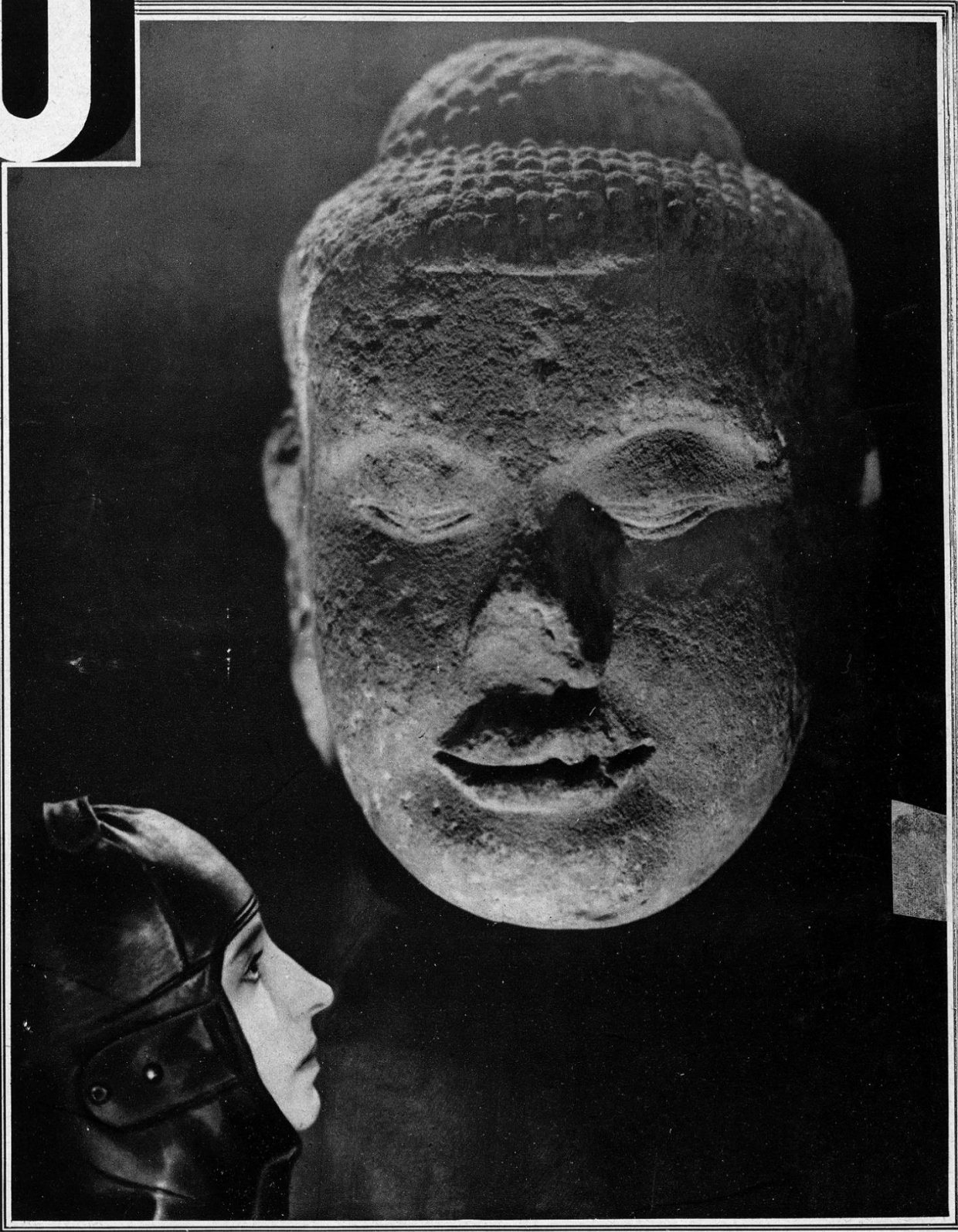
VU

JOURNAL DE LA SEMAINE

65-67 AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES - PARIS (VIII^e) TÉL: ELYSÉES 27-57

DIRECTEUR: LUCIEN VOGEL
ADRESSE TÉLÉGR. VUJOUR: 86

PHOTO MAN RAY



LA
TÊTE
D'UN

BOUDDHA D'ANGKOR A ÉTÉ VOLÉE

PAR UN JOURNALISTE PARISIEN

POURQUOI ?

VOIR PAGE 122





Titayna en tenue d'aviatrice et la tête du bouddha dans le casque qui servit à transporter. (Ci-dessus)...



A gauche, Titayna étendue entre les bras des Génies du Mal sur la Chaussée des Géants à Angkor.



les singes de la forêt s'appellent et se répondent comme des hommes.

Oui, j'ai volé.

J'étais arrivée en Indochine non point sur un de ces paquebots à base de fonctionnaires corses ou de Bovary croyant vivre la grande aventure en changeant de cabine la nuit, mais j'y étais venue, en noyant longuement dans les eaux tièdes de l'Océanie un reste de préjugés européens, en haïssant l'hypocrisie anglo-saxonne par des séjours en Australie ou aux Philippines.

Maintenant, me voici à Angkor, à 630 kilomètres du lamentable Saïgon, fui grâce à l'amabilité du Gouverneur de Cochinchine qui m'a confié une auto et un boy, grâce au Résident du Cambodge qui, à Pnom-Peuh, me donna une autre auto, et un autre boy.

Sous le clair de lune, Angkor est là maintenant, mystère mort, enfoui dans cet autre mystère vivant : la forêt.

Je quitte le confortable petit hôtel bas, où près de moi des américains jouaient au poker en buvant du whisky. Mes pas résonnent dans la nuit chaude, et je vais à leur rythme entre les éléphants de pierre, sur la gigantesque allée de dalles miroitantes comme de chaque côté, les étangs endormis sous les lotus.

Seule dans Angkor, la nuit. Les voûtes sont emplies des cris des milliers de chauve-souris. Le mouvement furtif d'un bonze anime un coin d'ombre, et les silhouettes hiératiques des bouddhas aux yeux baissés se détachent sur des lambeaux de ciel lacté.

Successivement, j'ai franchi les trois enceintes sacrées, chaque fois plus hautes d'Angkor-Vat. Entre ses escaliers à pic, le chœur du temple se dresse, tabernacle vide, vers le ciel silencieux. Je grimpe les hautes marches pénibles, comme si l'homme n'avait jamais pu concevoir l'idée d'un Dieu sans calvaire. Tout autour de moi, par delà les trois enceintes sacrées, chaque fois plus basses,

Comment j'ai volé la tête d'un bouddha d'Angkor

PAR

TITAYNA

Quelle heure est-il ? L'aube déjà jette sa tache d'or sur la pureté de la nuit. Le bouddha silencieux converse toujours avec mon âme partie, qui avec le jour me rejoint lentement, se recroqueville et s'endort, tandis que mes yeux retrouvés ne voyaient plus devant eux qu'une statue de pierre, au grain moussu, émouvant au contact comme la chair, aux yeux clos sur une pensée absente, et dont la bouche aux lèvres ourlées semble avouer que les dieux connaissent le baiser.

Ce matin, j'ai interrogé mon guide : « — C'est facile, n'est-ce pas, d'emporter des morceaux d'Angkor ? » — « Oui, c'est facile. Mais pourquoi tu n'achètes pas ? »

Acheter des morceaux d'Angkor ! Hélas ! pour des sommes relativement minimes, les touristes, à Angkor, obtiennent des débris de sculptures... « ne pouvant, paraît-il, être utilisés pour la reconstruction de la ville ». Nest-ce point le meilleur moyen de leur suggérer d'emporter un morceau choisi par eux au cours de leurs promenades ? N'est-ce point systématiquement déprécier ce qui est inappréciable ? Et comment s'étonner alors de ce qui m'avait été dit au Japon et que j'avais refusé de croire : *Angkor finira peu à peu dans les musées étrangers du monde entier.*

Avant d'arriver en Indochine, je connaissais

déjà le grain du vieux grès cambodgien adouci par le temps, pour en avoir caressé des fragments surgis des valises constellées d'étiquettes, sur les paquebots ou dans le hall des palaces. Entre Manille et Hong-Kong, un diplomate américain m'avait fait admirer une pierre assez large d'où naissait, en bas relief, une *teyada* (danseuse sacrée) hallucinante.

« — Je l'ai emportée de votre Cambodge, m'avait-il dit... »

« — Est-ce donc si facile ? »

« — Je ne sais pas si c'est facile pour les français... j'ai entendu raconter que des journalistes français avaient été arrêtés. Vous devez être surveillés, mais nous autres américains, on nous laisse tranquilles ! »

Je suis retournée voir mon bouddha ami. Une cassure ancienne sépare sa tête de son corps. Il me comprend et me parle. Un projet naît en moi.

Je sais aussi ce que je voulais savoir. Les touristes étrangers à monnaie facile circulent librement dans Angkor avec des guides achetés. Ils ne se contentent point d'emporter des morceaux de pierre. Sans souci des dégradations, ils arrachent au monument ce qui les en a tentés davantage. Pour les plus rares français de passage à humeur indépendante et promenade solitaire, la surveillance sera plus méfiante et plus hostile. « Que pourrait-il venir de bon d'un journaliste parisien ?... » pensent de façon exagérée certains fonctionnaires coloniaux. Si ce fonctionnaire se pique de littérature et n'a point été couvert de lauriers par la Métropole... le reporter de passage n'a qu'à bien se tenir.

Sous l'écrasant soleil de midi, dans la réverbération des pierres qui font d'Angkor, à l'heure chaude, un brasier daubé, je vais revoir « mon bouddha. » Je dis déjà « mon » bouddha, et c'est avec son consentement. Je sais qu'il va m'accompagner vers l'Occident à civilisation barbare. Dans quel dessein né de l'infini ? Je ne sais pas. Ce voyage du bouddha d'Angkor vers Paris me dira-t-il un jour sa destinée mystérieuse, ou bien, martyr, s'est-il sacrifié pour que Son Temple soit sauvé de l'éparpillement, plus à craindre que la mort douce dans l'étouffement des mousses et des lianes ?

J'ai pris la tête détachée et docile. Enroulée dans une veste de toile, elle pèse à mon bras. Et, la lourde pierre appuyée sur ma hanche, je redescendis dans le soleil, vers les humains.

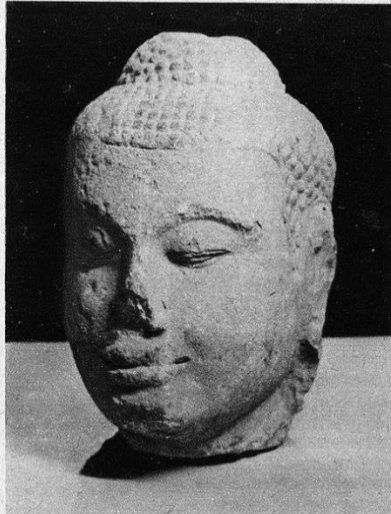
Mais, en reprenant contact avec cette terre de mouvement, j'ai endossé comme un manteau le sens total des contingences mesquines, et des réalités.

« — Hou boy, vite, ma voiture, ma note... »

Je bouscule les garçons anamites, secoue mon boy, boucle mon sac, et me voici au volant. Il est cinq heures du soir. Saïgon est à 630 kilomètres. Je dois passer les fleuves sur des bacs, changer d'auto à Pnom - Penh. Pour le cas où je serais si-



Vue de la troisième et dernière enceinte, au milieu du temple d'Angkor-Vat.



Ci-dessus : La tête du Bouddha volée. Au-dessous : Éléphants de pierre et éléphants vivants, à l'entrée d'Angkor.

gnalée, je dois arriver à quai à Saïgon, avant l'ouverture du télégraphe demain matin. Je démarre dans un nuage de poussière rouge.

Des kilomètres. Derrière moi la forêt s'est refermée sur la ville morte. Pour amortir les heurts, j'ai habillé « mon bouddha » de mon casque d'avion. Le compteur est à 100... 110... A droite et à gauche, les rizières fuient, moirées. La nuit s'est abattue, à la fois épaisse et transparente et je la traverse comme une flèche derrière les cônes de lumière mouvante des phares.

Des étoiles sont tombées sur la route, ce sont les yeux des oiseaux de nuit qui se lèvent brusquement devant nous, se heurtent contre le radiateur ou le pare-brise, retombent tués ou restent accrochés, sanglants et ébouriffés. Déjà les vitres des lanternes sont brisées. Je n'ai pas lâché l'accélérateur... 100... 110... Des kilomètres.

(A suivre.)



COMMENT J'AI VOLE la tête d'un BOUDDHA d'ANGKOR

par TITAYNA

(VOIR " VU " NUMÉRO 5)



Un avocat, habitué " à défendre la tête de son client ", est d'un précieux recours, même lorsque c'est de la tête d'un Bouddha qu'il s'agit. Titayna et son conseiller Maître Le Coq de Kerjean au Palais de Justice de Paris.

Où aller ? Titayna, chargée de la précieuse tête du Bouddha dérobée au temple d'Angkor, se demande dans quel endroit de Paris elle va bien pouvoir la mettre en sûreté en attendant de la rendre.

En attendant un plus sûr asile, la Tête a été déposée sur la grille de l'Obélisque. Ainsi, pendant une minute, la civilisation Khmer et la civilisation Egyptienne s'affrontent au centre de Paris.

PHOTOS GERMAINE KRULL

DEVANT nous, une auto. La dépasser sur la route étroite. Arriver avant elle au bac. Réveiller les boys endormis, qui avec peine amarrent à la rive le radeau où nous prenons place. Leurs torsos étroits et nus au-dessus de l'étoffe qui moule leurs hanches s'éclairent de la lueur tremblante des falots. Ils sont beaux. Leurs mouvements rythmés et silencieux font autour de la divinité qui m'accompagne un enroulement grave et religieux. L'eau bruisse comme un crissement de feuilles mortes, les deux rives ont disparu.

Et puis à nouveau la terre derrière le rideau de nuit, et la vitesse qui siffle aux oreilles...

Saïgon.

J'y parviens avec le jour. A quai, le grand paquebot des Messageries Maritimes m'attend, immobile. J'y pénètre comme on franchit une frontière.

Je glisse dans les coursives, descends des escaliers " interdits au public ". Aucune police au monde ne " sait " un bateau aussi bien que moi.

Les mains vides, et l'âme en paix, j'ai regagné ma cabine, suis tombée endormie sur ma couchette.

Des coups à ma porte.

— Qu'est-ce que c'est ?

— La police.

En pyjama, je suis allée ouvrir. Une dépêche m'avait signalée, comme je m'y attendais. (Un journaliste français n'est-ce pas...) Le chef de la Sûreté était là avec un ordre de perquisition, mais aussi avec toute la courtoisie et l'intelligence du monde. Par acquit de conscience, il visita mes

bagages, vides, et mon innocente cabine.

— Un conseil, me dit-il gentiment, méfiez-vous de votre passage à Marseille...

A ce moment, un inconnu s'approche. Il me prie, de la part du Gouverneur de Cochinchine, de ne pas aller diner au Gouvernement le soir, comme j'y étais invitée !!

Brrr !... on craint les compromissions dans notre troisième République. Pourtant si M. Blanchard de Labrosse savait à quel point les repris de justice ont l'âme fraîche !!

A bord, mon bouddha a réintégré ma cabine, avant l'arrivée à Singapour. Mes voisins s'enferment chaque jour chez eux, et toute la coursive sent la noisette grillée : mais la réverie aiguë que distille mon compagnon de pierre est de meilleure qualité encore.

Ceylan, Aden, Djibouti, Port-Saïd, Suez, Le Caire... Marseille.

Comme un dieu qu'il est, mon bouddha est passé glorieusement au milieu des hommes inclinés devant son invisible présence.

Paris. Je crains une perquisition ! Mon bouddha, momentanément, va me quitter. Pendant quinze jours, je l'ai caché au Musée du Louvre. De là, il fit un tour à la Conciergerie. Il erra dans les couloirs de l'Institut et, sous l'ombre de l'Obélisque, regarda Paris tourner autour de lui...

Humblement, je voudrais restituer mon larcin



divin à M. le Ministre des Beaux-Arts. Hélas ! il navigue à Lyon sur la mer violente des électeurs. M. Perrier fait la navette entre on ne sait quel mystérieux village et Paris. M. Albert Sarraut est plus insaisissable que la plus grande des vedettes.

Alors ? Oppressée par le poids de ma faute, je vais remettre mon larcin, sous le sceau de la confession, à Mgr Dubois. Mon rôle est terminé.

Mais la destinée du dieu d'Angkor, qui vient en Occident sur des mers apaisées, ne va-t-elle pas commencer seulement ?

TITAYNA.



Titayna et le Bouddha sont allés rendre visite au plus sérieux des établissements parisiens : l'Institut de France.

Comment j'ai volé la tête d'un bouddha d'Angkor

« Oui, j'ai volé. »

J'étais arrivée en Indochine non point sur un de ces paquebots à base de fonctionnaires corses ou de Bovary croyant vivre la grande aventure en changeant de cabine la nuit, mais j'y étais venue, en noyant longuement dans les eaux tièdes de l'Océanie un reste de préjugés européens, en haïssant l'hypocrisie anglo-saxonne par des séjours en Australie ou aux Philippines.

Maintenant, me voici à Angkor, à 630 kilomètres du lamentable Saïgon, fui grâce à l'amabilité du Gouverneur de Cochinchine qui m'a confié une auto et un boy, grâce au Résident du Cambodge qui, à Phnom-Penh, me donna une autre auto, et un autre boy.

Sous le clair de lune, Angkor est là maintenant, mystère mort, enfoui dans cet autre mystère vivant : la forêt.

Je quitte le confortable petit hôtel bas, où près de moi des Américains jouaient au poker en buvant du whisky. Mes pas résonnent dans la nuit chaude, et je vais à leur rythme entre les éléphants de pierre, sur la gigantesque allée de dalles miroitantes comme de chaque côté, les étangs endormis sous les lotus.

Seule dans Angkor, la nuit. Les voûtes sont emplies des cris des milliers de chauve-souris. Le mouvement furtif d'un bonze animé un coin d'ombré, et les silhouettes hiératiques des bouddhas aux yeux baissés se détachent sur des lambeaux de ciel lacté.

Successivement, j'ai franchi les trois enceintes sacrées, chaque fois plus hautes d'Angkor Vat. Entre ses escaliers à pic, le chœur du temple se dresse, tabernacle vide, vers le ciel silencieux. Je grimpe les hautes marches pénibles, comme si l'homme n'avait jamais pu concevoir l'idée d'un Dieu sans calvaire. Tout autour de moi, par delà les trois enceintes sacrées, chaque fois plus basses, les singes de la forêt s'appellent et se répondent comme des hommes.

Assise sur les dalles disjointes d'une galerie du deuxième étage, appuyée contre un pilier, je laisse mon regard s'hypnotiser sur

un bouddha de pierre, énigmatique comme tout ce qui fut inventé par notre inquiétude. La lune, trop blanche, découpe des ombres nettes, et dans les jeux de sa clarté, il me semble voir s'ouvrir vers moi des yeux fermés à toute misère.

Quelle heure est-il ? L'aube déjà jette sa tache d'or sur la pureté de la nuit. Le bouddha silencieux converse toujours avec mon âme partie, qui avec le jour me rejoint lentement, se recroqueville et s'endort, tandis que mes yeux retrouvés ne voyaient plus devant eux qu'une statue de pierre, au grain moussu, émouvant au contact comme la chair, aux yeux clos sur une pensée absente, et dont la bouche aux lèvres ourlées semble avouer que les dieux connaissent le baiser.

Ce matin, j'ai interrogé mon guide :

« — C'est facile, n'est-ce pas, d'emporter des morceaux d'Angkor ? »

« — Oui, c'est facile. Mais pourquoi tu n'achètes pas ? »

Acheter des morceaux d'Angkor ! Hélas ! pour des sommes relativement minimales, les touristes, à Angkor, obtiennent des débris de sculptures... « ne pouvant, paraît-il, être utilisés pour la reconstruction de la ville ». N'est-ce point le meilleur moyen de leur suggérer d'emporter un morceau choisi par eux au cours de leurs promenades ? N'est-ce point systématiquement déprécier ce qui est inappréciable ? Et comment s'étonner alors de ce qui m'avait été dit au Japon et que j'avais refusé de croire : *Angkor finira peu à peu dans les musées étrangers du monde entier.*

Avant d'arriver en Indochine, je connaissais déjà le grain du vieux grès cambodgien adouci par le temps, pour en avoir caressé des fragments surgis des valises constellées d'étiquettes, sur les paquebots ou dans le hall des palaces. Entre Manille et Hong-Kong, un diplomate américain m'avait fait admirer une pierre assez large d'où naissait, en bas relief, une *tevada* (danseuse sacrée) hallucinante.

« — Je l'ai emportée de votre Cambodge, m'avait-il dit ... »

« — Est-ce donc si facile ? »

« — Je ne sais pas si c'est facile pour les français ... j'ai entendu raconter que des journalistes français avaient été arrêtés. Vous

devez être surveillés, mais nous autres américains, on nous laisse tranquilles ! »

Je suis retournée voir mon bouddha ami. Une cassure ancienne sépare sa tête de son corps. Il me comprend et me parle. Un projet naît en moi.

Je sais aussi ce que je voulais savoir. Les touristes étrangers à monnaie facile circulent librement dans Angkor avec des guides achetés. Ils ne se contentent point d'emporter des morceaux de pierre. Sans souci des dégradations, ils arrachent au monument ce qui les en a tentés davantage. Pour les plus rares Français de passage à humeur indépendante et promenade solitaire, la surveillance sera plus méfiante et plus hostile. « Que pourrait-il venir de bon d'un journaliste parisien ?... » pensent de façon exagérée certains fonctionnaires coloniaux. Si ce fonctionnaire se pique de littérature et n'a point été couvert de lauriers par la Métropole ... le reporter de passage n'a qu'à bien se tenir.

Sous l'écrasant soleil de midi, dans la réverbération des pierres qui font d'Angkor, à l'heure chaude, un brasier daubesque, je vais revoir « *mon bouddha.* » Je dis déjà « *mon" bouddha* », et c'est avec son consentement. Je sais qu'il va m'accompagner vers l'Occident à civilisation barbare. Dans quel dessein né de l'infini ? Je ne sais pas. Ce voyage du bouddha d'Angkor vers Paris me dira-t-il un jour sa destinée mystérieuse, ou bien, martyr, s'est-il sacrifié pour que Son Temple soit sauvé de l'éparpillement, plus à craindre que la mort douce dans l'étouffement des mousses et des lianes ?

J'ai pris la tête détachée et docile. Enroulée dans une veste de toile, elle pèse à mon bras. Et, la lourde pierre appuyée sur ma hanche, je redescendis dans le soleil, vers les humains.

Mais, en reprenant contact avec cette terre de mouvement, j'ai endossé comme un manteau le sens total des contingences mesquines, et des réalités.

« — Hou boy, vite, ma voiture, ma note... »

Je bouscule les garçons annamites, secoue mon boy, boucle mon sac, et me voici au volant. Il est cinq heures du soir. Saïgon est à 630 kilomètres. Je dois passer les fleuves sur des bacs, changer d'auto à Phnom-Penh.

Pour le cas où je serais signalée, je dois arriver à quai à Saïgon, avant l'ouverture du télégraphe demain matin. Je démarre dans un nuage de poussière rouge.

Des kilomètres. Derrière moi la forêt s'est refermée sur la ville morte.

Pour amortir les heurts, j'ai habillé « mon bouddha » de mon casque d'avion. Le compteur est à 100... 110... À droite et à gauche, les rizières fuient, moirées. La nuit s'est abattue, à la fois épaisse et transparente et je la traverse comme une flèche derrière les cônes de lumière mouvante des phares.

Des étoiles sont tombées sur la route, ce sont les yeux des oiseaux de nuit qui se lèvent brusquement devant nous, se heurtent contre le radiateur ou le pare-brise, retombent tués ou restent accrochés, sanglants et ébouriffés. Déjà les vitres des lanternes sont brisées. Je n'ai pas lâché l'accélérateur... 100... 110... Des kilomètres.

Devant nous : une auto. La dépasser sur la route étroite. Arriver avant elle au bac. Réveiller les boys endormis, qui avec peine amarrent à la rive le radeau où nous prenons place. Leurs torses étroits et nus au-dessus de l'étoffe qui moule leurs hanches s'éclairent de la lueur tremblante des falots. Ils sont beaux. Leurs mouvements rythmés et silencieux font au tour de la divinité qui m'accompagne un enroulement grave et religieux. L'eau bruisse comme un crissement de feuilles mortes, les deux rives ont disparu.

Et puis à nouveau la terre derrière le rideau de nuit, et la vitesse qui siffle aux oreilles...

Saïgon.

J'y parviens avec le jour. À quai, le grand paquebot des Messageries Maritimes m'attend, immobile. J'y pénètre comme on franchit une frontière.

Je glisse dans les coursives, descends des escaliers « interdits au public ». Aucune police au monde ne « sait » un bateau aussi bien que moi.

Les mains vides, et l'âme en paix, j'ai regagné ma cabine, suis tombée endormie sur ma couchette.

Des coups à ma porte.

« — Qu'est-ce que c'est ? »

« — La police ! »

En pyjama, je suis allée ouvrir. Une dépêche m'avait signalée, comme je m'y attendais. (Un journaliste français n'est-ce pas... ?) Le chef de la Sûreté était là avec un ordre de perquisition, mais aussi avec toute la courtoisie et l'intelligence du monde. Par acquit de conscience, il visita mes bagages, vides, et mon innocente cabine.

« — Un conseil, me dit-il gentiment, méfiez-vous de votre passage à Marseille... »

A ce moment, un inconnu s'approche. Il me prie au nom du Gouverneur de Cochinchine de ne pas aller au Gouvernement le soir, comme j'y étais invitée !!

Brrr !!... On craint les compromissions, dans notre Troisième République ! Pourtant si M. Blanchard de Labrosse savait à quel point les repris de justice ont l'âme fraîche !!

À bord, *mon bouddha* a réintégré ma cabine avant l'arrivée à Singapour. Mes voisins s'enferment chaque jour chez eux, et toute la coursive sent la noisette grillée : mais la rêverie aigüe que distille mon compagnon de pierre est de meilleure qualité encore.

Ceylan, Aden, Djibouti, Port-Saïd, Suez. Le Caire. Marseille.

Comme un dieu qu'il est, *mon bouddha* est passé glorieusement au milieu des hommes inclinés devant son invisible présence.

Paris. Je crains une perquisition ! Mon bouddha, momentanément, va me quitter. Pendant quinze jours, je l'ai caché au Musée du Louvre. De là, il fit un tour à la Conciergerie. Il erra dans les coulisses de l'Institut, sous l'ombre de l'Obélisque, regarda Paris tourner autour de lui...

Humblement, je voudrais restituer mon larcin divin à M. le Ministre des Beaux-Arts. Hélas ! il navigue à Lyon sur la mer violente des électeurs. M. Perrier fait la navette entre on ne sait quel mystérieux village et Paris. M. Albert Sarraut est plus insaisissable que la plus grande des vedettes.

Alors ? Oppressée par le poids de ma faute, je vais remettre mon larcin, sous le sceau de la confession, à Mgr Dubois. Mon rôle est terminé.

Mais la destinée du dieu d'Angkor, qui vint en Occident sur des mers apaisées, ne va-t-elle pas commencer seulement maintenant ?

TITAYNA

L'Éveil Économique de l'Indochine - 16 juin 1928
À Angkor - Tentative de vol par une romancière en mission

Mme Titayna, romancière et voyageuse, au talent de laquelle tout le monde se plait à rendre, hommage, revient d'un grand voyage en Extrême-Orient et en Insulinde. Sur nos possessions d'Océanie, elle a fait paraître quelques articles assez aigres pour notre œuvre. De l'Indochine, elle ne nous rapporte qu'un souvenir qu'elle expose, d'ailleurs, longuement, sans discrétion et sans aménité pour ceux qui l'ont reçue, savoir comment elle a pu voler une tête de bouddha à Angkor.

Il demeure évident, d'ailleurs, que la perte qu'a faite l'Indochine par la fuite de cette tête de bouddha ne trouve point sa contrepartie dans l'unique article qu'a bien voulu consentir à lui consacrer Mme Titayna.

Les Français d'Indochine recevront une sévère leçon de modération dans leur facilité à accueillir les « voyageurs de marque », car, passe encore d'emporter les couverts, mais dire ensuite des choses désagréables à la maîtresse de maison, est peut-être dépasser la mesure....

TAN XUAN

N.D.L.R. — Ce que notre confrère ignore, parce-que Mme Titayna ne s'en est point vantée, c'est que la tête du bouddha n'est pas sortie de Siemréap (1) grâce au Service de la Sûreté du Cambodge. (N.D.L.R.).

Le Service delà Sûreté se vante. L'habile missionneuse (elle était recommandée par un ministre) a parfaitement su déjouer tous ceux qui auraient voulu lui « faire perdre la tête » et nous croyons savoir que l'École Française d'Extrême-Orient a déposé une plainte en vol et rira bien qui rira le dernier.

Echo du Cambodge

(1) Note FXB (2025) : Maintenant « Siem Reap », ville qui est le point d'accès aux célèbres temples d'Angkor, qui ont été le siège de l'Empire khmer du IX au XV^{me} siècle.

Cette page est une annexe à :

[TITAYNA, Belle, Journaliste et Pilote d'avions... \(Elisabeth Sauvy\)](#)

faisant partie du :

[SITE PERSONNEL de FRANÇOIS XAVIER BIBERT](#)